



www.germivoire.net

**REVUE SCIENTIFIQUE DE LITTÉRATURE
DES LANGUES ET DES SCIENCES SOCIALES**



2/2015

Directeur de publication:

Paul N'guessan-Béchié
Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody

Editeur:

ALLABA Djama Ignace
Université Alassane Ouattara - Bouaké

Comité de Rédaction:

Diaby Brahim (Université Félix Houphouët-Boigny Abidjan-Cocody)
Allaba Djama Ignace (Université Alassane Ouattara – Bouaké)

www.germivoire.net

Comité scientifique de Germivoire

Prof. Dr. Dr. Dr. h.c. Ernest W.B. HESS-LUETTICH
Stellenbosch University Private Bag X1

Dr Gerd Ulrich BAUER
Universität Bayreuth

Prof. Stephan MÜHR
University of Pretoria

Prof. Dakha DEME
Université Cheikh Anta Diop - Dakar

Prof. Serge GLITHO
Université de Lomé - Togo

Prof. Augustin DIBI
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof. Aimé KOUASSI
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof. Paul N'GUESSAN-BECHIE
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof. Djiman KASIMI
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof Kra Raymond YAO
Université Félix Houphouët-Boigny (Abidjan)

Prof Daoud COULIBALY
Université Alassane Ouattara (Bouaké)

Table des matières

Diby Cyrille N'DRI : Erasme contre Machiavel : la problématique de l'unité dans l'agir politique	7
Evariste Dupont BOBOTO : Le pragmatisme de James, quelle lecture additive aujourd'hui ?	25
Charles-Grégoire Dotsè ALOSSE : La norme du droit en Afrique entre la tradition et la modernité	44
Touré Bienvenu METAN : La volonté générale chez Rousseau et le projet d'un État républicain en Côte d'Ivoire	62
Baguissoga SATRA : Identité sociale et identité discursive du narrateur de Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma	85
Thadée Balouhib Somda KPANYAWNE : Pour une valorisation du lecteur	101
Idrissa BA : Le traitement de la Grande Guerre (1914-1918) par l'école de Dakar : bilan et perspectives des recherches	119
Kpassigué Gilbert KONE : L'église catholique dans le Walebo : implantation et évolution 1955-2005	135
Yao Jean Julius KOFFI : Une nouvelle culture dans le nord-est de la Côte d'Ivoire : le roucou (bixaorellana) dans le département de Tanda	150
Yao Jean-Aimé ASSUE : La filière du lait de vache dans l'intégration sociale et économique des allogènes à Bouaké	176
Kpan Noël VEÏ : Dynamique spatio-temporelle de la réserve du Haut Bandama en Côte d'Ivoire	197
Alain François LOUKOU : Niveau de diffusion des TIC dans les établissements d'enseignement de la ville de Bouaké et application du concept « TIC en éducation »	210
Yao Edmond Patrice KOUAKOU : Evaluation des motivations du choix de l'itinéraire thérapeutique des populations de Bouaké	226
Cynthia Ozoua BAILLY : Multipartenariat et captation des ressources dans la lutte contre le sida en Côte D'ivoire: Cas des ONG nationales	245
Bonzallé Hervé SAKOUM : Démocratie et bien-être : le Venezuela, un cas d'école ?	264

Coulibaly Mamadou : El problema de la estructura y las relaciones conceptuales en el estudio del significado de las palabras en semántica léxica	280
Patrice ADICO : Der Entstehungsprozess der physischen Gewalt in Gerhart Hauptmanns Die Weber	299
Paul N'GUESSAN-BECHIE : Le mode de scrutin du Bundestag. Une originalité démocratique qui fait cas d'école dans le monde	316

Editorial

Epars. Oui, épars sont les Textes de cette édition ; donc multiples les regards qui s'y posent. Parce que libre est cette édition, donc pas à thème précis. Mais cette liberté ne saurait signifier libertinage en tant que liberté incontrôlée des options. En effet, les auteurs s'enracinent dans nos espaces d'études : les lettres et les sciences humaines et/ou politiques. Certes, nous sommes une revue d'études germaniques enracinée en terre d'Ivoire, d'où notre dénomination "Germivoire". Mais pour que germent assez de trésors au sein de cette revue, nous avons jugé utile, voire nécessaire d'être dans la mouvance de l'université dans sa version nouvelle, cette université qui n'est plus caractérisée par la clôture étanche de ses composantes (Ufr ou Départements) les unes sur les autres, mais plutôt par l'ouverture les unes sur les autres afin que les passerelles intellectuelles se construisent entre les parcelles du savoir pour que divers cercles de connaissances soient en interconnexion.

Pour paraphraser le prof. Dibi Kouadio Augustin, nous ne voulons pas nous limiter à nous et en nous-mêmes et ainsi tournoyer en nous-mêmes jusqu'à nous noyer en nous-mêmes. En effet, à force de tournoyer sur soi et en soi on court le risque d'épuiser (erschöpfen) ses ressources et de finir par s'épuiser (sich erschöpfen) alors que le penser en tant que l'agir de la pensée est au sens heideggérien l'acte salvateur de puiser (schöpfen) pour rafraîchir les sillons de l'esprit en vue de les préparer à accueillir les semences intellectuelles ou spirituelles dans la confrontation fertile des houes symboliques.

Dans une telle confrontation, la diversité des houes est une richesse pour la production espérée. C'est pourquoi nous saluons les contributions multiformes de cette édition. Ceci témoigne d'une certaine fertilité de la terre intellectuelle universitaire. Cette fertile diversité, nous la voyons en tant que diversité fertile en ce sens que tout esprit ouvert aux sciences communicationnelle, géographique, historique, littéraire, linguistique, philosophique, politique, sociologique, pourra y trouver un terreau fertile pour se cultiver un tant soit peu. En effet, les vingt (20) textes proposés dans cette édition montrent que dans cette quête nouvelle d'émergence pour la plupart

des pays africains, si on ne peut émerger par les lettres, les sciences humaines ou politiques, on ne peut tout de même pas émerger sans elles, du moment où – en tant que voix – elles montrent ou désignent des pistes qui mènent à la voie ou, mieux, aux voies de l'émergence socio-individuelle. En ces textes ici édités que nous puissions donc trouver ou dé-nicher de quoi nourrir nos esprits en quête d'une réelle conscience émergente.

Brahima DIABY

Comité de rédaction

Le pragmatisme de James, quelle lecture additive aujourd'hui ?

Evariste Dupont BOBOTO, Université Marien Ngouabi (Brazzaville-Congo)

Résumé

La présente réflexion autour du pragmatisme porte sur William James. Nous avons voulu ressortir dans ce travail les spécificités du pragmatisme de James. A partir d'une étude analytique, nous présentons en première instance les précurseurs de James dans l'histoire de la philosophie ; ensuite nous passons à la présentation de son pragmatisme qui se décline autour des approches utilitariste (renvoyant à l'absolutisme) et satisfactionniste (faisant signe vers le subjectivisme et le relativisme en privilégiant les désirs). Mais, à la suite de James, Dokic et Engel ont à travers une étude sur Ramsey présenté quelques nuances à son pragmatisme qu'ils orientent beaucoup plus vers les croyances.

Mots clés : croyance, désir, empirisme, pragmatisme, satisfaction, succès, utilitarisme, vérité.

Abstract

This paper deals with pragmatism based on William James. We aimed to highlight James peculiarities concerning pragmatism. Taking the advantage of analytic approach, we have firstly presented James precursors in the history of philosophy, then we have introduced James pragmatism which can be summarized in terms of utilitarian and satisfactionist approaches. Yet, following James, Dokic and Engels based on Ramsey's study signal out some controversies regarding pragmatism which gives rise to beliefs.

Keywords : belief, desire, empiricism, pragmatism, satisfaction, success, utilitarian, truth.

Introduction

La philosophie en tant que recherche critique et rationnelle sur les principes fondamentaux de l'univers, est traversée par plusieurs branches qui se déclinent autour de la métaphysique, la théorie de la connaissance, l'éthique

ou encore l'esthétique. Cependant, à côté de ces principales branches, on peut retenir plusieurs courants de pensée tels que le rationalisme, l'idéalisme, l'empirisme, l'existentialisme,..., et le pragmatisme dont l'origine est assez récente. Elle remonte notamment au XIXe siècle avec entre autres, Charles Sanders Peirce, William James, John Dewey, George Mead, Clarence Lewis,... Malgré son caractère récent, cette philosophie de l'action met au centre de ses préoccupations les méthodes empiriques pour dire le vrai dans la science.

Cette philosophie peut se résumer autour de trois dénominateurs communs que l'on peut résumer autour de : 1- la proposition logique dont le critère fondamental de la vérité est son utilité pratique ; 2- la pensée (dont le but est de guider l'action) et 3- l'idée (dont la conséquence est plus importante que l'origine). Cette philosophie d'origine américaine prend à contre-pieds toutes les philosophies spéculatives à l'image de la métaphysique. La principale orientation de cette philosophie c'est le concret, le réel, les faits de l'expérience, d'où son assimilation à la « philosophie de l'action ».

Notre préoccupation consiste, à dégager les relations entre ces différentes approches empiristes et l'approche pragmatique de William James. A travers une approche analytique, nous circonscrivons les spécificités du pragmatisme chez William James avant de dégager les principaux problèmes qui en découlent. A l'issue de cette recherche, nous dégagerons une sorte de comparaison entre les notions de croyances vides et croyances pleines avec les notions de classe vide et classe pleine du calcul propositionnel. Ce travail est structuré en trois parties : la première partie est consacrée à la présentation des fondements philosophiques du pragmatisme dans l'histoire de philosophie. La deuxième partie traite des spécificités du pragmatisme de William James. La dernière partie est consacrée aux limites de l'approche pragmatiste de William James.

1- Les fondements philosophiques du pragmatisme

Lorsque nous remontons l'histoire de la philosophie, nous retrouvons les premières traces du pragmatisme dans l'empirique, ceci depuis l'Antiquité, et notamment chez Aristote, quand il critique la philosophie de son maître Platon, et manifeste sa préférence au monde sensible au détriment du monde intelligible. De manière évidente, on peut retrouver les fragments du pragmatisme aristotélicien dans sa théorie de la vérité. En effet, contrairement à Platon qui accorde peu d'importance au monde sensible au profit du monde intelligible, Aristote pense que la vérité est à chercher plutôt

dans le monde sensible. Chez Aristote, la matière et la forme préexistent et occupent une place fondamentale dans le processus de la connaissance. Il le dit en ces termes : « *En conséquence, comme on le dit, la génération est impossible sans rien qui existe auparavant. Donc une partie quelconque existera nécessairement avant, c'est manifeste, car la matière est une partie puisqu'elle est un constituant et qu'elle vient à être la chose.* »¹

Pour connaître, il faut associer matière et forme qui constituent un tout. Le savoir fait selon Aristote, appel à l'expérience. Chez Aristote, la connaissance n'est possible que dans la mesure où il y a correspondance nécessaire ou adéquation entre le sujet connaissant et l'objet à connaître. Tel est le sens de son onto-logique qui est un discours qui porte fondamentalement sur l'être et dont la vérité découle de la correspondance nécessaire entre la pensée et la réalité. Aristote déclare à ce sujet ce qui suit : « *Dire vrai, c'est dire uni ce qui est uni et séparé ce qui est séparé ; dire faux, c'est dire séparé ce qui est uni, et uni ce qui est séparé.* »² C'est ce qui peut se dire autrement : « dire le vrai chez Aristote serait, dire de ce qui est qu'il est et de ce qui n'est pas qu'il n'est pas. Et dire le faux consisterait à dire de ce qui est qu'il n'est pas et de ce qui n'est pas qu'il est ». A travers cette affirmation, l'on peut constater que ce qui est important pour Aristote ce sont des événements en acte (parce que nécessaires) et non en puissance (parce que de simples conjectures ou probabilités).

Avec Aristote, la sensation ou l'expérience constitue la porte d'entrée du savoir. Mais, l'expérience sensible ou la réalité ne suffit pas à dire la vérité. La pensée joue aussi un rôle important, celui d'assurer l'unité de la connaissance. Cependant, entre la pensée et la réalité, le primat doit être accordé à la réalité. Cette conception aristotélicienne de la connaissance a fortement influencé l'école anglaise en général, et John Locke (1632-1704) en particulier. C'est à la faveur de sa réflexion sur l'origine des idées que Locke pose à son tour les bases de son empirisme quand il pense que toutes nos idées viennent des sens, tel qu'il le déclare :

Supposons donc qu'au commencement l'âme est ce qu'on appelle une table rase vide de tout caractère, sans aucune idée, quelle qu'elle soit. Comment vient-elle à recevoir les idées ? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuse quantité que l'imagination de l'homme, toujours agissante et sans borne, lui présente avec véracité presque infinie ? (...) à cela je réponds en un mot, de l'expérience : c'est là le

¹ Aristote (2008) : *Métaphysique*, traduction de Marie Paule et Annick Jaulin, Paris, GF Flammarion, 1032b-1033a.

² Cette approche aristotélicienne de la vérité est à retrouver dans le commentaire qu'il fait dans l'*Organon II, De l'Interprétation*, traduction nouvelle et notes par Jean Tricot, Paris, Vrin, [1977], Chapitre 1, 16a, 10.

*fondement de toutes nos connaissances et de là qu'elles tirent leur première origine.*³

Cette affirmation de Locke laisse à penser que la connaissance dépend uniquement de l'expérience ou de la sensibilité. Il accorde donc une portion congrue à l'expérience étant entendu que l'esprit est purement passif. Au-delà de l'expérience directe des phénomènes observables, il n'y a que des hypothèses fausses et arbitraires selon Locke. Comme Aristote, Locke ne met pas en cause la capacité de notre entendement à réorganiser les idées. Même si les idées existent, elles ont pour fondement ce que nos sens captent dans la sensibilité et transmettent dans notre âme. Notre esprit ne peut donc recevoir aucune connaissance sans les sens. Autrement dit, si l'on fait abstraction de l'expérience sensible, nous n'aurions aucune connaissance du monde extérieur.

S'inspirant de Locke, Hume considère les idées et les pensées comme les perceptions les moins vives parce qu'elles sont les copies des perceptions les plus vives. Dans cette optique, on peut constater que chez Hume comme chez ses prédécesseurs les sens sont au fondement de la connaissance ou les sens sont ce sans quoi il n'y a pas la connaissance certaine. Une connaissance certaine ne provient donc pas des idées. Dans son *Enquête sur l'entendement humain*, Hume constate que le défaut de l'un des sens prive automatiquement l'homme des sensations venant effectivement de l'organe des sens en défaut ou simplement défectueux. Par exemple, un aveugle ne peut distinguer les couleurs ni avoir l'idée des couleurs. En d'autres termes, un aveugle ne peut avoir les sensations venant de la vue. De même, un sourd ne peut pas distinguer les sons ni avoir les sensations venant de l'ouïe. Ces exemples montrent bien que les idées n'ont pour source que les sens qui sont toujours dans le commerce permanent avec les faits.

Pour Hume, le seul rôle que joue l'esprit dans le processus de la connaissance est de mettre en ordre les matériaux venant des sens. Il le précise en ces termes : « (...) tous les matériaux de la pensée sont tirés de nos sens externes ou internes ; c'est seulement leur mélange et leur composition qui dépendent de l'esprit et de la volonté »⁴. La conception humienne de la connaissance interdit de fonder celle-ci sur les idées abstraites, obscures et métaphysiques. La raison n'a pour ainsi dire qu'une faible prise sur les idées, les pensées, ou les perceptions les moins vives.

³ Locke (J.) (1983) : *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduit par Coste, Paris, Vrin, Livre II, § 2, p. 61.

⁴ Hume (D.) (2006) : *Enquête sur l'entendement humain*, traduction par André Le Roy, revue par Michelle Beyssade, Paris, GF. Flammarion, p.65.

Il convient de signaler que chez Hume l'esprit humain ne doit pas régénérer les idées en lui-même pour en fonder ensuite la connaissance. S'il arrive à construire ou parvient à construire la connaissance sur les idées abstraites, cette connaissance peut être considérée comme l'imagination parce que ces idées ne proviennent pas des faits. D'ailleurs, la distinction entre les espèces des philosophies que Hume met en exergue montre le dédain que ce dernier éprouve pour la métaphysique ou la philosophie abstraite. Pour lui, la philosophie abstraite est source d'incertitudes et d'erreurs. Pour ne pas sombrer dans cette philosophie dite abstraite, il faut seulement tenir compte de l'origine de l'idée ou de la pensée.

En clair, avec la conception selon laquelle l'esprit n'a sur les idées qu'une faible prise, Hume a en quelque sorte mis à nu la conception abstraite ou métaphysique de la connaissance. C'est donc avec cette conception que nos idées, nos pensées ont une liberté illimitée que Hume a tiré les dogmatistes à l'instar d'Emmanuel Kant de leur sommeil.

Dans sa conception de la connaissance, Kant distingue ce que la raison humaine peut connaître et ce qu'elle ne peut pas connaître. Ce que la raison humaine peut connaître est nommé "phénomène" et ce qu'elle ne peut pas connaître est appelé "noumène". Par cette distinction, Kant montre que la connaissance certaine ne peut être établie que sur les phénomènes. Dit autrement, pour Kant, la connaissance n'est possible que dans le temps et dans l'espace.

Chez Kant, en dehors du temps et de l'espace il n'y a pas la connaissance. Dans ce sens, nous pouvons dire que le monde sensible est la condition *sine qua non* pour établir une connaissance certaine et vérifiable. Le monde nouménal est un monde de la foi et non de la connaissance. Selon lui, dans ce monde, on ne peut pas faire l'expérience ni établir une connaissance vérifiable. Contrairement à ses prédécesseurs, nous soulignons au passage que Kant n'a pas une position radicale contre ou au profit d'une source de connaissance ou d'une autre. Pendant que ses prédécesseurs tenaient à une seule source de connaissance, la position kantienne est beaucoup plus nuancée, car, il distingue deux sources de la connaissance à savoir : l'expérience et l'entendement. L'expérience constitue la première porte d'entrée dans le champ de la connaissance, et l'entendement est la deuxième porte d'accès de la connaissance. Il écrit :

Notre connaissance dérive dans l'esprit de deux sources fondamentales : la première est le pouvoir de recevoir les représentations (réceptivité des impressions, la seconde, est celle de

connaître un objet au moyen de ces représentations (spontanéité). Par la première, l'objet nous est donné ; par la seconde, l'objet est pensé en rapport avec les représentations.⁵

La première porte qu'est l'expérience met en lumière la connaissance *a posteriori*, c'est-à-dire une connaissance qui vient après l'expérience. Ici, la connaissance n'est possible que par et en fonction des organes de sens qui entrent en contact avec les objets dont nous avons besoin de connaître. A en croire Kant, ce n'est que cette opération qui fournit à notre esprit les intuitions. Cependant, l'entendement qui est considéré comme la deuxième source de la connaissance, permet de mettre en ordre les représentations. Le rôle de l'entendement est de penser les objets et de conceptualiser. La spécificité de Kant comme celle de tous les empiristes c'est que la base de la connaissance scientifique c'est l'expérience. Sans l'expérience, la connaissance n'est pas possible, parce que c'est elle qui donne les matières à penser à notre entendement.

Nous pouvons retenir de ce premier moment de cette recherche que d'Aristote à Kant, en passant par Locke et Hume, nous avons retrouvé les sources de la philosophie de l'action dont le mode opératoire est l'expérience. D'un auteur à un autre, nous avons constaté que l'expérience occupe une place de choix dans le processus cognitif et pour l'obtention de la vérité, même si quelques nuances sont perceptibles, notamment chez Emmanuel Kant.

2- Le pragmatisme de James

William James pose les bases de son pragmatisme à travers la méthode de clarification des idées dont le géniteur est Charles Sanders Peirce⁶ pour qui nos pensées ne peuvent avoir leur signification ou différence que dans la pratique. L'expérience pratique constitue pour Peirce le socle de toute distinction de la pensée. S'inspirant de Peirce, William James tente en première approximation de l'exhumer parce qu'il pense que sa philosophie a été pendant longtemps oubliée : « (...) *il est passé complètement inaperçu pendant vingt ans jusqu'à ce que, dans un discours prononcé devant le*

⁵ Kant (E.) (2008) : *Critique de la raison pure*, traduction française avec notes par A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris, P.U.F, p. 76.

⁶ C'est dans ses articles « Comment se fixe la croyance » (1877-1878) et « Comment rendre nos idées claires » (1878-1879) que Peirce met en exergue la méthode pragmatique et critique la conception cartésienne de la clarté des idées innées et celle faisant de la pensée son propre objet.

professeur Howison et l'union philosophique de l'université de Californie, je l'exhume pour l'appliquer en particulier à la religion »⁷.

Le pragmatisme jamsien fait de l'expérience le seul moyen susceptible de permettre l'élucidation des concepts, des pensées et des croyances. Voilà pourquoi William James déclare : « *La méthode pragmatique est en l'occurrence, la méthode qui vise à interpréter chaque notion en fonction de ses conséquences pratiques* »⁸. Cependant, Marcel Nguimbi situe l'origine du pragmatisme de James dans le débat avec Peirce. Il le dit en ces termes :

Tout part d'une contestation, d'une déconstruction positive des thèses d'obédience cartésienne que réalise Charles Sanders Peirce à la fin des années 1860. La décennie qui suivra sera, quant à elle, animée par des discussions critiques entre C.S. Peirce et W. James, desquelles discussions émergera toute la tradition classique du pragmatisme qui se répandra désormais dans le monde entier, à partir de ce foyer procédural du Club métaphysique à Cambridge. Le pragmatisme naît donc de la sphère de la métaphysique qui, finalement, lui restera historiquement attachée comme un corollaire par le ciment de l'interaction entre le « dire ce qui est à dire » et le « faire ce qu'il y'a à faire de ce qu'on a dit. »⁹

Comme nous pouvons le constater, l'idée force de cette philosophie consiste à ramener le débat philosophique sur le concret en l'éloignant le plus possible des interprétations métaphysiques ou de l'abstrait. Ce qui suppose une méthodologie appropriée selon que l'on se trouve chez un auteur ou chez un autre. Par conséquent, l'approche pragmatique se révélera à la fois diversifiée, ouverte et flexible. Pour le cas de James qui fait l'objet de notre étude, le pragmatisme se décline autour de trois notions fondamentales à savoir l'utilitarisme, la satisfaction et la croissance.

2-1- L'utilitarisme

L'objectivité scientifique voudrait que toute théorie scientifique qui se veut sérieuse procède soit de sa conformité à la réalité selon les empiristes, soit de l'abstraction ou encore d'un effort de construction raisonnée selon les rationalistes. La vérité qui en découle est donc l'adéquation ou l'accord entre la pensée et l'objet. Mais, si la vérité peut se dévoiler autour d'un accord pensée-réalité, un autre élément non moins important participe de la vérité à

⁷ James (W) (2011) : *Le pragmatisme : un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, traduction de Nathalie Ferron, préface, notes, chronologie et bibliographie de Stéphane Madelrieux, Paris, Flammarion, p. 114.

⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁹ Nguimbi (M) (2015) : *Robert Boyce Brandom Penser le pragmatisme analytique*, Paris, L'Harmattan, p. 24.

savoir la vérification. Cette notion de vérification a fait l'objet d'une réflexion chez Gilles-Gaston Granger qui lui reconnaît deux orientations fondamentales suivantes : « *Selon l'une, vérifier c'est, pour l'essentiel, **confronter un énoncé avec les faits** ; selon l'autre, c'est examiner une chose **pour voir si elle est telle qu'elle doit être** ...* »¹⁰. Autrement dit, la vérification est un processus englobant un certain nombre d'opérations par lesquelles on met à l'épreuve une hypothèse ou une théorie. Cette notion de vérification avait déjà intéressé William James en ce qu'elle porte en elle les germes de son pragmatisme en général, ou de son utilitarisme en particulier. Cet intérêt est motivé par le fait que ce n'est pas la définition de la vérité en soi qui retient son attention, mais ce sont les définissants de ce concept à savoir « accord » et « réalité ».

James s'oppose à l'assimilation de l'accord entre la pensée et la réalité en une simple copie toute faite et passive de la réalité. Pour lui, l'accord entre la pensée et la réalité doit se faire sur des bases utiles, pas autrement. Voilà pourquoi il déclare : « *L'accord est donc bien l'affaire de guidage-guidage utile parce qu'il nous conduit là où les objets sont importants pour nous.* »¹¹

A travers cette approche définitionnelle de la vérité, James tente de lever certains malentendus ou contresens qui mettent en cause la théorie pragmatiste de la vérité, en proposant une théorie qui s'appuie sur l'expérience. Cependant, l'expérience ne suffit pas seule à dire la vérité. Il est aussi question d'y adjoindre des idées vraies sans lesquelles on ne saurait atteindre la vérité. On peut donc tenter de schématiser ainsi cette première approche de la vérité chez James :



La vérité ne peut se dévoiler selon James, qu'après association de ces trois éléments. La possession d'une idée vraie ne suffit pas pour autant à dire la vérité. La vérité ne découlera que de la liaison idées-réalité-vérification ou enquête¹². Mais, William James entend par *réalité* ou *objet*, « (...) soient les objets du sens commun dont la présence est sensible, soient des relations (dates, lieux, distances, genres, activités) selon le sens commun »¹³. Il

¹⁰ Granger (G-G) (1992) : *La vérification*, Paris, Odile Jacob, p. 9.

¹¹ James (W.), *Le pragmatisme*, *Op.cit.*, p. 237.

¹² Le terme enquête a été préféré au terme vérification par John Dewey pour qui « l'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié », cité par Gérard Deledalle (1987) dans *La Philosophie américaine*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael s.a., p. 175.

¹³ James (W.), *Op.cit.*, p. 250.

circonscrit ainsi plusieurs niveaux de réalité. Par conséquent, la réalité cesse d'être une simple représentation charnelle ou matérielle, pour devenir aussi une représentation abstraite.

Nous comprenons que cette première approche jamesienne de la vérité reliant la théorie à la pratique ne faisait que poser les bases de la réfutabilité poppérienne. Lorsque James parle des idées, il y a des idées vraies d'une part, et des idées fausses de l'autre. Mais pour atteindre la vérité, il faut faire le choix des bonnes idées après une confrontation à la vérification. Malgré le détour vers l'abstraction, l'idée doit, selon James, être concrétisée par les faits observables. La conséquence épistémologique que nous dégageons de cette approche pragmatiste de James c'est une sorte d'aristotélisme persistant dans la pensée de James, car, les analytiques d'Aristote, malgré l'usage des symboles (le cas par exemple du syllogisme) sont essentiellement orientées vers le contenu du raisonnement que vers la forme. C'est ce que confirme Marcel Nguimbi dans sa relecture aristotélicienne des *Analytiques* :

(...), une lecture critique et suivie des *Premiers Analytiques* aristotéliciens conduit à saisir le travail logique d'Aristote comme un ensemble de procédures logiques qui opèrent sur la relation intensionnelle entre les termes et les concepts représentant ainsi les phénomènes de la nature. L'ensemble de l'opération syllogistique consiste respectivement dans le caractère onto-logique de la vérité, en tant que ce qui résulte de la correspondance entre le langage et l'objet, et dans la détermination de l'essentialité du raisonnement selon qu'il faut en définir le statut (légitime ou illégitime, valide ou invalide)...¹⁴

Malgré son aristotélisme, William James assigne aux pensées le rôle d'intermédiaire entre le cerveau et les organes de sens. C'est dans cette optique qu'il peut même être présenté comme le précurseur de la théorie poppérienne de la réfutabilité, selon laquelle la vérité objective ne doit pas ne pas passer par une analyse approfondie qu'il (Popper) symbolise sous cette forme :

$$P_1 \rightarrow TS \rightarrow EE \rightarrow P_2$$

Cependant, compte tenu des ouvertures que présente la connaissance scientifique aussi bien par le haut que par le bas, Bowao réécrit cette formule de la manière suivante :

¹⁴ Nguimbi (M) (2015) : *Robert Boyce Brandom Penser le pragmatisme analytique*, Paris, L'Harmattan, p.61

...P₁→TS→EE→P₂...

Bowao justifie ainsi cette reformulation :

Les points de suspension indiquent le caractère conjectural, donc ouvert de la rationalité. P₁ est la situation problématique (problem situation) : l'ensemble des interrogations nécessitant des réponses. TS représente les différentes tentatives de solution concurrentielles dont la (les) plus audacieuse (s) est (sont) celle (s) qui suscite (nt) à la réfutation, permettant ainsi l'élimination de (s) erreur (s) EE. Une fois l'erreur éliminée, on passe à une nouvelle situation problématique P₂, c'est-à-dire à la nécessité de soumettre à la critique les nouvelles hypothèses.¹⁵

Dans cette célèbre formule poppérienne, l'étape cruciale c'est la troisième où il est question d'éliminer les erreurs après plusieurs tentatives de solutions. Parmi ces tentatives de solutions, il y en a des plus audacieuses. Il convient donc d'éliminer au maximum les erreurs pour arriver à un nouveau problème. Voici comment Popper justifie cette troisième étape du raisonnement :

EE (élimination de l'erreur) consiste en un examen critique rigoureux de notre conjecture, de notre essai d'interprétation : elle consiste, par exemple, en un usage critique des preuves documentaires (...) elle consistera également en une discussion critique et en une évaluation comparative des théories concurrentes.¹⁶

C'est certainement, bien inspiré par cette justification poppérienne que Marcel Nguimbi a tenté à son tour une nouvelle reformulation de ce schéma de la croissance de la connaissance scientifique de Popper en substituant les deux étapes intermédiaires (TS et EE) par son « opérateur poppérien ». Ce qui donne la formule suivante :¹⁷

$$P_1 \xrightarrow{C} P_2 \xrightarrow{C} P_1 \xrightarrow{C} P_n$$

L'utilitarisme de James donne donc la possibilité de ne choisir parmi toutes les connaissances que celles qui nous semblent efficaces pour un instant « t ». Il exclut, par conséquent, la prétention d'acquisition d'une vérité absolue¹⁸. Cependant, l'utilitarisme n'est pas le seul indice du pragmatisme de William James.

¹⁵ Bowao (C-Z) (1995) : « De l'argumentation : une quête de fondement » in *Autour de la méthode*, sous la direction de Diagne (S-B), Dakar, PUD, collection EPISTEME, pp.100-143

¹⁶ Popper (K.) (1988) : *La connaissance objective*, traduction intégrale de l'anglais et préface par Jean Jacques Rosat, Paris, Flammarion, p.260.

¹⁷ C'est dans son ouvrage *Penser l'épistémologique de Karl Popper* que Marcel Nguimbi retravaille de la page 164 à la page 167 cette formule poppérienne développée par Bowao.

¹⁸ Cette idée est entérinée par Stéphane Madelrieux qui, dans *William James : L'attitude empiriste*, commente William James qui assimile la pensée à une maison qui doit toujours garder

2-2- La satisfaction

Si à partir de cette première approche de la vérité chez James nous avons trouvé des liens avec Karl Popper, James n'est pour autant pas resté collé à cette première approche définitionnelle de la vérité, car, il indexe à sa théorie vérificationniste ou utilitariste un nouvel élément à savoir la satisfaction, qui renvoie à un sentiment beaucoup plus affectif, et qui donne à la vérité une connotation à la fois subjective et relative comme le dirait Protagoras : « (...) *l'homme est la mesure de toutes choses, de l'existence de celles qui existent et de la non-existence de celles qui n'existent pas* »¹⁹.

A travers la satisfaction, James remet clairement en perspective l'idée d'une vérité absolue. Ce qui laisserait entendre qu'entre plusieurs idées vraies, on ne ferait pas le choix de la meilleure (celle qui résisterait à la vérification), mais on retiendrait celle qui obéit à sa subjectivité du moment, ou à ses sentiments. Dans ces conditions, la vérité ne dépendrait plus d'un effort raisonné de conceptualisation, mais plutôt de l'intérêt ou du sentiment de l'homme. Il n'est plus question d'avoir des connaissances encyclopédiques ou encore de manifester son degré d'érudition avec des théories savamment développées, mais il faut chercher à connaître pour viser une fin comme le disait déjà en son temps Herbert Spencer en définissant la vie comme « *l'accommodation des relations internes à celles de l'extérieur.* »²⁰

Cette seconde approche fait glisser le problème de la vérité à un niveau beaucoup plus psychologique, dans la mesure où il est question d'établir des relations entre la vie intérieure d'un homme et son milieu naturel afin de tirer tout ce qui serait plus avantageux pour son bonheur. Les idées ou les pensées que nous avons doivent aider l'homme à choisir les bonnes décisions allant dans le sens de la satisfaction des désirs. L'homme doit donc être au centre de ses actions qui sont motivées par ses désirs.

Cette conception subjective de la vérité que postule William James présente aussi un caractère relatif ; car, toutes les conceptions sont dignes d'intérêts à partir du moment où elles changent la vie des individus. Il combat l'absolutisme en ces termes : « *L'absolu rend toute chose bonne inéluctable,*

ses portes et fenêtres grandes ouvertes compte tenu du caractère inachevé, brouillon, multiple, imprévisible, risqué et sans garantie du monde.

¹⁹ Protagoras est ici cité par Platon (1967) dans *Le Théétète-Parménide*, traduction, notices et notes par Emile Chambry, Paris, GF. Flammarion, 151d-152b.

²⁰ Herbert Spencer est ici cité par Andrew J. Reck (1967) dans *William James et l'attitude pragmatique*, Paris, Senghers, p.25.

et toute chose mauvaise impossible, et on peut dire qu'il transforme toute la catégorie du possible en catégorie plus sûre »²¹

A travers cette idée, l'on constate que la subjectivité de la vérité va de pair avec sa relativité. La subjectivité défend l'idée selon laquelle ce qui est vrai pour moi ne l'est pas pour l'autre. La notion de satisfaction que traduit la subjectivité, arrache à la vérité le caractère éternel ou absolu, car elle relègue désormais des idées elles mêmes contingentes. Dans cette nouvelle approche, la vérité suit donc le mouvement de la pensée et change avec les croyances ou les idées. C'est ce que confirme Andrew J. Reck dans son ouvrage *William James et l'attitude pragmatique* quand il affirme : « *La vérité d'une idée n'est pas une propriété stagnante qui lui soit inhérente. La vérité arrive à une idée. Elle devient vraie, elle est rendue vraie, par les événements.* »²²

Cette nouvelle approche de la vérité fait des pragmatistes les héritiers du relativisme pythagoricien. A travers ce relativisme, le monde apparaît comme une matière inachevée qui mérite à chaque instant des remises en questions.

A ce sujet, James écrit :

Il est en tout cas un domaine dans lequel son inachèvement est flagrant ; le fait même que nous débattions de la question montre que nos connaissances sont pour le moment inachevées et qu'elles sont susceptibles de recevoir des additions. Le monde change et s'accroît en effet eu égard à la masse de la connaissance qu'il développe.²³

Si la vérité change au fur et à mesure qu'évolue la science et la société, James ne préconise pas pour autant la destruction des connaissances déjà acquise au profit des nouvelles. Il opte plutôt pour une méthode d'accroissement des connaissances :

(...) nos connaissances s'accroissent par bribes. Ces bribes peuvent être plus ou moins conséquentes, mais nos connaissances ne s'accroissent jamais tout en ensemble : les anciennes demeurent pour certaines, telles qu'elles étaient. (...) Mais ces modifications se feront sans doute progressivement.²⁴

Cependant, la croissance de la connaissance n'est pas synonyme d'un simple ajout d'une nouvelle connaissance sur l'ancienne ; il est plutôt question d'un nouvel apport conceptuel qui modifie les anciens schèmes de

²¹ James (W.), *Le pragmatisme*, Op.cit., p.289

²² Reck (A.) (1967) : *William James et l'attitude pragmatique*, Paris, Senghens, p.52

²³ James (W.), *Le pragmatisme*, Op.cit., p.200

²⁴ *Ibid.*, p.201

raisonnement aussi bien en profondeur qu'en qualité. Cet itinéraire décrivant la croissance des connaissances rapproche de nouveau James de Popper dans la mesure où à chaque étape de la connaissance il y a forcément de nouveaux problèmes et il convient de trouver des solutions appropriées à chacun d'eux. C'est ce qui se traduit chez Popper par les notions de conjecture et de réfutation : « (...) *le développement de la connaissance consiste à passer des problèmes anciens à des problèmes nouveaux au moyen de la conjecture et de la réfutation* »²⁵

3- Les limites de James

Si le pragmatisme de James se résume autour de deux versants à savoir l'utilitarisme et la satisfaction, la question que nous posons à la suite de cette étude est celle de savoir ce que c'est qu'un fait utilitaire chez James. Serait-il simplement un objet observable par les sens ou aussi un objet non observable mais que l'on peut représenter intuitivement ? Cette question pose le problème de la nature des faits non observables puisque nous avons noté que chez James, malgré le recours à l'idée, tout devrait se vérifier au niveau de l'expérience et donc des faits observables. C'est à ce niveau que nous reprochons à James une sorte de positivisme méthodologique²⁶, quand il privilégie les faits observables au détriment des faits non observables. Dans son ouvrage intitulé *Modèles de la découverte*, Norwood Russell Hanson récuse non pas seulement la primauté accordée aux faits observables, mais il y accorde peu d'importance comparativement aux faits non observables. Il affirme, en effet, que :

Les faits ne sont pas des entités observables et représentables au plan pictural. Voir le soleil à l'horizon requiert comme nous l'avons dit plus que l'absorption d'un *sensibilia* optique, mais pas *tellement* plus que « voir le fait que le soleil est à l'horizon » échoue à exciter l'oreille. A minuit, ce n'est pas un fait que le soleil est à l'horizon. Ce que nous voyons à l'aube est par conséquent approprié pour que cela soit un fait que le soleil est à l'horizon. Reste que ce que nous voyons ne constitue pas ce fait.²⁷

²⁵ Popper (K.) (1988) : *La connaissance objective*, traduction intégrale de l'anglais et préface par Jean Jacques Rosat, Paris, Flammarion, p.398.

²⁶ Nous soulignons la portée positiviste du pragmatisme de James dans son ouvrage *Le pragmatisme : un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, traduction de Nathalie Ferron, préface, notes, chronologie et bibliographie de Stéphane Madelrieux, Paris, Flammarion, 2011, où il établit des similitudes entre le pragmatisme et le corridor de l'hôtel-philosophie. Selon James, chaque chambre de cet hôtel est occupée par un philosophe qui a sa propre doctrine, indépendamment de ses croyances et doctrines. Il pense que le pragmatisme est un moyen pour rendre clairs les concepts des différentes doctrines, quitte à chacune d'utiliser ces moyens au profit de sa pensée. Ce même élan positiviste est confirmé par John Dewey qui pense que l'expérience est le seul moyen à la portée de l'homme pour comprendre le monde. Il l'érige même en principe de la connaissance ordinaire que de la connaissance scientifique.

²⁷ Hanson (N.R.) (2001) : *Modèles de la découverte Une enquête sur les fondements conceptuels de la science*, traduction et présentation par Emboussi Nyano, Paris, Dianoïa, pp.39-40.

Si James s'est limité aux faits observables et a privilégié dans une certaine mesure la subjectivité dans l'appréciation des faits, il a cependant sacrifié les faits non observables qui échappent à la sensibilité humaine. Or, ces faits non observables sont enrichissants pour la connaissance scientifique, car ils lui fournissent de bonnes opportunités de recherche. Cette attitude est condamnée par Feyerabend quand il dit :

Une théorie qui est en désaccord avec l'expérience – et donc développe une approche du monde qui est différente de ce qui est suggéré par les sens – fournit des moyens pour étudier non seulement certains schèmes spéculatifs mais même des comptes rendus d'observations qui, après tout, ne sont pas absolument dignes de foi. Une telle théorie est par conséquent un bien meilleur instrument de critique et d'amélioration qu'une théorie qui laisse en l'état sur le plan observationnel. Envisagées de cette manière, certaines théories contemporaines qui sont fières de leur complet accord avec les résultats expérimentaux doivent être considérées comme définitivement inférieures au schème naïf du monde de Thalès.²⁸

Face à ce positivisme méthodologique, il paraît important de nuancer les différentes approches du pragmatisme de James. Au lieu de privilégier les faits qui ramènent la question de la vérité à la subjectivité, sacrifiant ainsi la substance même de la vérité, Jérôme Dokic et Pascal Engel apportent quelques nuances au pragmatisme de James lorsqu'ils établissent la différence graduelle entre le désir et la croyance. Voici ce qu'ils déclarent à propos :

Le désir est, comme la croyance, une attitude propositionnelle, c'est-à-dire qu'il possède, tout comme elle, un contenu représentationnel qui identifie un état de choses, réalisé ou non. Alors que la croyance décrit le monde tel qu'il est, le désir décrit le monde tel qu'il *devrait être*, du point de vue de l'agent. (...). La croyance a une direction d'ajustement esprit-monde, puisque le sujet d'une croyance doit s'ajuster au monde (la croyance vise la vérité), alors que le désir a une direction d'ajustement monde-esprit, puisque c'est le monde qui doit s'ajuster au désir du sujet (le désir vise sa propre satisfaction).²⁹

La nuance qu'apportent Dokic et Engel est d'une importance capitale, car elle place la vérité à un niveau supérieur aux simples désirs qui ne visent qu'une auto-satisfaction. Avec ces deux auteurs, la vérité se situe du côté des croyances plutôt que de celui des désirs. A travers cette nuance, on comprend qu'il est plus judicieux de se laisser guider par les croyances que par les désirs ; mais à la seule condition de faire le choix entre les croyances vraies et les fausses croyances.

²⁸ Feyerabend (P.K.) (1999) : *Une connaissance sans fondements*, Introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Emmanuel Malolo Dissaké, Paris, Dianoïa, pp.67-68.

²⁹ Dokic (J.) et Engel (P.) (2001) : *Ramsey Vérité et succès*, Paris, PUF, pp.84-85.

La convocation de la notion de croyance dans ce débat est justifiée par Dokic et Engel par ce qu'ils appellent de *Principe de Ramsey* (PR) qui lie les notions de croyance, de vérité et d'action de la manière suivante : « *Les croyances vraies sont celles qui conduisent au succès de nos actions quel que soit le désir en jeu.* »³⁰

Le Principe de Ramsey apporte un autre contenu au pragmatisme, car il postule une explication du contenu des croyances différente de celle de Frege et Wittgenstein pour qui, le contenu d'une croyance dépend de l'ensemble des conditions dans lesquelles elle est vraie. En reformulant le Principe de Ramsey, Dokic et Engel pensent que « *les conditions de vérité d'une croyance sont les conditions réelles qui garantissent le succès de l'action que la croyance est susceptible de produire, quel que soit le désir en jeu.* »³¹

La perception ramseyenne de la vérité se démarque donc de celle de James en ce qu'elle est orientée vers le succès. C'est pourquoi Dokic et Engel pensent même que le Principe de Ramsey (PR) comporte un quantificateur universel qui s'appliquerait à toutes les situations possibles. La mise en équation de ce quantificateur comporte des conséquences non négligeables parce qu'elle laisse un champ libre aux fausses croyances qui pourraient dans certaines situations conduire à des résultats satisfaisants :

Supposons que je cherche à adoucir mon café. Je crois que la poudre blanche que je m'appête à mettre dans mon café est du sucre. Mon désir est satisfait : le café est ainsi adouci. Mais mon action était fondée sur une action fausse, car la poudre blanche n'était pas du sucre, mais de l'aspartame. Ma croyance, bien que fausse, est utile dans cette situation : elle conduit à une action réussie.³²

L'adoucissement du café par l'aspartame n'est qu'accidentel ; c'est ce que Dokic et Engel appellent la conviction pragmatiste qu'il convient de combattre au profit de la vérité qui garantit le succès, à grande échelle, de toutes nos actions. La recherche de la vérité est donc à privilégier au détriment de la simple conviction pragmatiste :

La vérité m'offre une garantie de succès que la fausseté ne peut me donner. Ainsi, c'est par accident que je suis parvenu à adoucir café. Si ma croyance avait été impliquée dans un autre projet, par exemple celui de caraméliser un gâteau, elle aurait conduit à une action ratée, l'aspartame ne caramélisant pas.³³

S'inspirant de cette théorie du succès, Jamie Whyte a développé le concept de *sémantique du succès* qui se définit comme « *l'entreprise ramseyenne qui*

³⁰ *Ibid.*, p.71

³¹ Dokic (J.) et Engel (P.), *Op.cit.*, p.71

³² *Ibid.*, p.73

³³ *Ibid.*, p.73

consiste à dériver les conditions de vérité de nos croyances à partir de leurs conditions de succès »³⁴. Mais, la sémantique du succès a la particularité de se fonder sur des croyances *pleines* et non sur des croyances *partielles*. Les croyances pleines étant celles qui ont un degré supérieur à 1 et les croyances partielles, celles qui ont un degré inférieur à 1. La préférence des croyances pleines aux croyances partielles se fonde sur un fond de disqualification des croyances partielles dont la vérité ne peut pas garantir le succès de toutes les actions auxquelles elles conduisent.

En faisant un travail de logique sur ces deux notions de croyance vide et de croyance pleine, nous pouvons les comparer dans la logique bivalente avec les notions de classe vide ou de classe pleine. La croyance pleine peut être assimilée à la classe pleine dont la valeur est représentée par V ou 1, et la croyance partielle assimilée à la classe vide représentée par F ou 0. A titre illustratif, nous prenons le cas du connecteur logique de la conjonction qui nous donne le tableau suivant :

	p	Q	$p \wedge q$	Interprétation
1 ^{er} cas	1	1	1	Croyance (classe) pleine
2 ^e cas	1	0	0	Croyance (classe) non pleine
3 ^e cas	0	1	0	Croyance (classe) non pleine
4 ^e cas	0	0	0	Croyance (classe) non pleine

Or la logique bivalente ne fait ressortir que deux possibilités de combinaison qui ne nous donnent pas la possibilité d'exprimer les croyances partielles ou non pleines. C'est en nous inspirant de la logique à plus de deux valeurs que nous pouvons expliciter cette notion. A titre illustratif, prenons le même connecteur logique (la conjonction) pour tenter de dégager cette analogie. Le tableau de vérité de la conjonction dans la logique trivalente donne :

³⁴ *Ibid.*, p.72

	p	Q	$p \wedge q$	Interprétation
1 ^{er} cas	1	1	1	Croyance (classe) pleine
2 ^e cas	1	12	12	Croyance (classe) non pleine
3 ^e cas	1	0	0	Croyance (classe) non pleine
4 ^e cas	12	1	12	Croyance (classe) non pleine
5 ^e cas	12	12	12	Croyance (classe) non pleine
6 ^e cas	12	0	0	Croyance (classe) non pleine
7 ^e cas	0	1	0	Croyance (classe) non pleine
8 ^e cas	0	12	0	Croyance (classe) non pleine
9 ^e cas	0	0	0	Croyance (classe) non pleine

Ce tableau de vérité qui représente la matrice du connecteur de la conjonction, nous permet de vérifier la définition sémantique de la conjonction qui n'est vraie que lorsque les conjoncteurs sont simultanément vrais. Ce que nous traduisons en langage symbolique sous la formule :

$$\text{Val}(p \wedge q) = 1 \Leftrightarrow \text{Val}(p) = 1 \text{ et } \text{Val}(q) = 1$$

C'est cette seule condition qui garantit, dans le cas échéant, la possibilité de validation d'une croyance pleine. Cette condition est remplie dans les deux tableaux dans la première combinaison que nous avons représentée par le premier cas. Les trois dernières combinaisons (de la logique bivalente) et les huit dernières de la logique trivalente où la matrice de la conjonction est soit égale à zéro (0) soit égale à 12, traduisent par assimilation les cas de croyance non pleine.

Conclusion

Nous pouvons retenir en dernière analyse que le pragmatisme de James a pour source fondamentale l'empirisme. Nous avons dans ce travail présenté dans un premier moment quelques approches empiristes qui ont constitué les sources d'inspiration de la philosophie de l'action depuis l'Antiquité (avec Aristote) en passant par les Ecoles anglaise (Locke, Hume) et allemande (Kant). Ces deux Ecoles ont fortement influencé le pragmatisme en général. Concernant William James, sa philosophie de l'action s'articule autour de

deux principales approches : l'approche utilitariste (qui a tendance à renvoyer vers l'absolutisme) et l'approche satisfactionniste qui englobe à la fois les conceptions subjectives et relatives de la vérité.

Mais, la philosophie de l'action de William James n'est pas exempte de reproches malgré sa proximité avec le réel. C'est la raison pour laquelle, Dokic et Engel postulent le remplacement de la philosophie de l'action de James par la philosophie des croyances ; car l'action est commandée par des désirs qui ne visent qu'une auto-satisfaction alors que les croyances sont supérieures aux simples désirs. Malgré cette nuance, Dokic et Engel se méfient de toute sorte de croyances, car il y a des croyances vraies et des croyances fausses. Voilà pourquoi nous avons esquissé à la fin de ce travail une approche comparative entre ces notions de croyances pleines et croyances vides ou partielles avec celles de classes vides et classes pleines du calcul propositionnel.

Bibliographie

- Berkeley (G.) (1991) : *Principes de la connaissance humaine*, traduction, présentation et notes par Dominique Berlioz, Paris, GF Flammarion.
- Bowao (C-Z) (1995): « De l'argumentation : une quête de fondement » in *Autour de la méthode*, sous la direction de Diagne (S-B), Dakar, PUD, collection EPISTEME.
- Dokic (J.) et Engel (P.) (2001): *Ramsey Vérité et succès*, Paris, PUF.
- Feyerabend (P K.) (1999): *Une connaissance sans fondements*, Introduction, traduction, notes, bibliographie et index par Emmanuel Malolo Dissakè, Paris, Dianoïa.
- Gégout (P.), « John Dewey (2013) Expérience et Nature » Recherches & Education [En ligne], consulté le 3 novembre 2015, URL : <http://rechercheseducations.revues.org/1978>.
- Gérard (D.) (1987): *La philosophie américaine*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael s.a..
- Granger (G-G) (1992): *La vérification*, Paris, Odile Jacob.

- Hanson (N.R.) (2001): *Modèles de la découverte Une enquête sur les fondements conceptuels de la science*, traduction et présentation par Emboussi Nyano, Paris, Dianöia.
- Hume (D.) (2006): *Enquête sur l'entendement humain*, traduction par André Le Roy, revue par Michelle Beyssade, Paris, GF. Flammarion.
- James (W.) (2011): *Le pragmatisme : un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, traduction de Nathalie Ferron, préface, notes, chronologie et bibliographie de Stéphane Madelrieux, Paris, Flammarion.
- James (W.) (2007): *Précis de psychologie*, Champs-Flammarion, Paris.
- Kant (E.) (2008): *Critique de la raison pure*, traduction française avec notes par A. Tremesaygues et B. Pacaud, Paris, P.U.F.
- Locke (J.) (1983): *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, traduction de l'anglais en français par Coste, Paris, Vrin.
- Madelrieux (S.) (2008): *William James L'attitude empiriste*, Paris, PUF.
- Meyer (M.) (1994): *La philosophie anglo-saxonne*, Paris, PUF.
- Nguimbi (M.) (2012): *Penser l'épistémologie de Karl Popper*, Paris, L'Harmattan.
- Nguimbi (M.) (2015): *Robert Boyce Brandom Penser le pragmatisme analytique*, Paris, L'Harmattan.
- Popper (K.) (1988): *La connaissance objective*, traduction intégrale de l'anglais et préface par Jean Jacques Rosat, Paris, Flammarion.
- Putnam (H.) (2011): *Le Réalisme à visage humain*, Paris, Gallimard.
- Reck (A.) (1967): *William James et l'attitude pragmatique*, Paris, Senghers.